Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 87 (1942)
Heft: 1

Artikel: La troupe : essai de psychologie militaire
Autor: Berger, R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342100

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La troupe: essai de psychologie militaire

Si les salles de théorie pouvaient parler (et qui n'ajouterait foi aux dires de ces pièces austères aux parois figées dans le dépouillement de l'honnêteté la plus absolue ?...), elles m'assureraient volontiers, je suppose, de la faveur où l'on tient un certain vocable dans les écoles d'officiers, j'entends *la psychologie*. Il n'est guère de conférence où ce mot ne trouve à faire figure. Tout candidat au grade d'officier le reçoit des lèvres de son chef de classe comme la formule magique qui lui ralliera automatiquement le suffrage de ses subordonnés. Est-il vraiment séant de déplorer que, trop souvent, cette initiation à la psychologie en demeure au stade primitif de l'incantation ? Serait-il vraiment malséant de souhaiter que l'on ne se bornât pas au mot, que l'on montrât la chose ?

Eduquer, l'étymologie le prononce éloquemment, c'est tirer quelque chose de quelqu'un, faire sortir ; et la question qui s'impose c'est : *comment ?*

D'heureuses dispositions naturelles chez l'éducateur, chez l'officier, lui permettront de ne point trop avoir à réfléchir aux conditions et aux moyens de sa mission. Un sûr instinct l'engagera dans la bonne voie, et préviendra les erreurs de manœuvre. Mais quel est l'officier assez fortuné pour s'abandonner sans hésitation à cet instinct ?

Or, pour éduquer, il faut préalablement et nécessairement *connaître* : la psychologie générale étudie les relations où entre la pensée de l'homme, de l'homme conçu dans son universalité. Tout comme les autres sciences, la psychologie doit abstraire et généraliser. Elle n'atteint donc pas tout de l'homme,

mais les lois qu'elle découvre (si tant est qu'on peut les appeler des lois ; le terme de *relation*, plus souple conviendrait mieux) présentent un intérêt évident à ceux qui se mêlent d'éducation. Foule d'ouvrages en font leur objet. Il n'est que de les consulter.

Mais à côté de cette psychologie générale ou plus exactement à l'intérieur de celle-ci, on peut distinguer une psychologie *militaire*. Il existe entre les deux un rapport de genre à espèce. Cette espèce, nous avons appris à la mieux connaître grâce à la mobilisation. Les multiples problèmes qui se sont posés depuis plus de deux ans de vie quasi militaire nous contraignent à lui concéder une importance toute particulière, dont nous ne nous étions pas avisés auparavant. Nul doute qu'il n'y ait là matière à de longues études. Mon propos se bornera à esquisser, de manière fragmentaire et insuffisamment ordonnée, quelques-uns des éléments qu'un travail plus poussé devrait développer et compléter.

Par *troupe* j'entends un rassemblement de soldats qui peuvent avoir un contact direct : la section, la compagnie, le bataillon. Dans ce dernier groupement, occasionnel dans la réalité, le contact direct diminue déjà fortement. Dans le cadre du régiment, il est à peu près inexistant. Ainsi, là où sa force paraît le plus, c'est dans la compagnie et dans la section. L'une et l'autre se composent d'un certain nombre de soldats formant, — voilà l'essentiel, — *une unité*, même si celle-ci est souvent plus apparente que réelle. L'existence de tels groupements humains réguliers et les conditions qui y sont liées font précisément que l'on peut parler de psychologie *militaire*. Assigner un certain mode d'existence à un rassemblement d'hommes, c'est lui assigner par là même une certaine manière de penser et de sentir. Que l'on songe à l'expérience monacale.

On se tromperait toutefois étrangement si l'on essayait de poursuivre la parallèle entre la troupe et les moines. Le couvent forme un *tout harmonieux*. Un appareil de lois, parfois très dures, tyranniques mêmes, mais *librement* consenties,

règlent minutieusement l'existence des moines pendant toute *la durée de leur vie*. La *foi* pourvoit à tout.

Les soldats, eux, ne se rassemblent pas par vocation. Nulle foi ne les oblige à endosser l'uniforme. Une volonté toute *sociale*, le décret de mobilisation, leur donne l'*ordre* de se rendre dans tel lieu, nullement choisi par eux, munis de leur équipement militaire. Pour mieux appréhender le problème, je me permettrai de grossir quelque peu certains faits.

Il est à peine besoin de dire que, au moment où roule le tambour de mobilisation, nul ne songe à déchiffrer dans le détail les motifs qui dictent son départ. Une chose enlève toute envie de tergiverser : *la conscience d'un grand danger imminent.*

Mais l'esprit du citoyen mobilisé établit un rapport de cause à effet entre le danger et la mobilisation, et non pas entre le décret de mobilisation pris par les autorités et la mobilisation elle-même. Où mène ce distingo ? Voici : que la menace qui pèse sur le pays diminue de proportion ou qu'elle s'éloigne dans le temps, ou que, puisque tout homme se croit en mesure de juger de la cause par lui-même, que la menace *paraisse* diminuer ou s'éloigner, il n'hésitera pas à murmurer contre les « rigueurs » du service, impatient de retourner à ses occupations civiles. Il ne songera point au *pouvoir impératif* du décret de mobilisation ; un moine, lui, s'incline devant les statuts de son ordre ; le citoyen mobilisé, lui, veut monter à la cause et y remonte sinon en droit, du moins en fait. On aperçoit tout de suite la conséquence : l'élément *danger* varie et ses variations donnent à la relation mobilisation-danger une élasticité qui provoque nombre de perturbations dans l'esprit du mobilisé. C'est sous l'empire de *la nécessité* qu'on consent à aliéner une partie de sa liberté individuelle ; la nécessité diminue-t-elle, chacun veut retrouver sa liberté entière, et la réclame. La troupe forme donc un complexe *instable*, dont la tendance la plus naturelle la pousse à la désagrégation de ses éléments. Cette instabilité physiologique,

si je puis dire, est à proportion de l'instabilité morale. Il faut voir ce caractère à plein pour y remédier.

La mobilisation, quoi qu'on dise, se traduit par un sentiment de *contrainte* dans la conscience du soldat. Mais encore n'est-elle qu'un accident. Avec la fin de la guerre, elle cesse. La discipline demeure.

On peut définir *discipline*, la force qui maintient plusieurs êtres dans la subordination d'un seul. Elle s'exprime dans la hiérarchie militaire qui doit être instrument d'ordre. On trouve naturel qu'une certaine force nommée cohésion unisse dans un même tout les différents atomes d'une molécule. L'esprit humain éprouve une peine beaucoup plus grande à concevoir qu'un être ait le *droit* de commander à plusieurs de ses *semblables*. La remarque vaut pour nos sociétés modernes imbibées de démocratisme. Il est irritant d'exécuter quelque chose sur ordre. Avant d'agir, on veut avoir le loisir d'acquiescer. L'amour-propre ne démobilise jamais. Seule une grande ouverture d'esprit permet de le surmonter, et encore n'est-il le plus souvent qu'assoupi. L'homme est ainsi fait qu'il se choque de toute immixtion.

Mais voici d'autres raisons qui augmentent sa résistance : tout homme, du fait qu'il vit, entretient ou subit une téléologie individuelle qui lui fait négliger tout ce qui ne lui est pas utile, à lui, immédiatement ou dans un avenir prochain. Or, l'ordre militaire vise à une téléologie toute différente ; le salut du pays par la bataille victorieuse, telle est sa fin. Ici chacun doit travailler, non à son profit, mais à celui d'une entité difficilement définissable, la patrie. Cet élargissement et cet approfondissement des fins exigeraient un élargissement et un approfondissement parallèles de l'esprit individuel, ce qui ne se rencontre qu'exceptionnellement.

La hiérarchie militaire, fondée sur la discipline, fait usage d'une *échelle de valeurs* à elle. Elle trouve son critère dans l'aptitude à la guerre. On y excelle dans la mesure où l'on est propre à mieux détruire et à détruire davantage. Or,

l'échelle de valeurs militaires, qui coïncida une partie du moyen âge et dans d'autres temps avec l'échelle de valeurs sociales, entre en conflit flagrant avec l'ordre des sociétés évoluées accordant le primat au travail pacifique. L'esprit actuel doit faire effort pour transformer son système d'évaluation. Comment exiger qu'il revise toutes les valeurs ? S'il essaie il sombre vite dans des contradictions ulcérantes : le crime est puni, le massacre collectif est loué. Peu d'hommes peuvent opérer la transmutation des valeurs qu'exigent l'état de guerre et l'ordre militaire en général.

On voit, la discipline militaire et les conditions qu'elle suppose choquent ce qu'il y a dans l'homme d'amour-propre et d'égoïsme. Elle heurte même de front son échelle de valeurs, le corps de certitudes si indispensable à l'équilibre de chacun dans cette vie. Qu'il s'ensuive des frictions et de la résistance, rien là que de très naturel. Seule une intelligence spécialement déliée, sensible à toutes les nuances individuelles, attentive à toutes les réactions, même les plus futiles en apparence, saura convertir ces résidus en soumission véritable.

Enfin reconnaissons que l'homme ne consent à obéir qu'à celui dont il sent s'affirmer la *supériorité*. Sans même envisager le cas des chefs au-dessous de leur valeur, la difficulté qui naît de cette exigence psychologique apparaît aussitôt : on ne peut convenir de la supériorité d'autrui qu'en confessant un certain *manque* en soi-même, ce qui ne rend pas toujours l'aveu facile. Mais dans la complaisance à son amour-propre ne réside pas le principal obstacle. Convenir de la supériorité d'autrui, ai-je dit, c'est reconnaître un certain manque en soi. Encore faut-il *pouvoir* le reconnaître. Trop d'hommes n'ont d'entendement que pour les choses de leur profession. Tel, qui distinguera du premier coup d'œil le bon serrurier du mauvais, sera incapable d'apprécier ce qui fait la supériorité de son officier.

Le critère professionnel qu'il applique lui rend difficilement compréhensible, sinon incompréhensible, l'existence de

la hiérarchie militaire, fondée sur des critères tout différents. Ainsi s'explique l'attitude parfois suspecte de certains hommes, bons soldats au demeurant, mais dont la compréhension ne va point au delà des bornes de leur métier.

Tous les poètes l'ont chanté à l'envi : la vie est éphémère, les hommes passent, les civilisations périssent. Si l'on s'attachait fermement à cette pensée, le monde serait transformé. Mais à la vérité, nul qui ne se croie, tout au fond de soi, éternel. Et cette persuasion donne au monde l'aspect qu'il a...

A l'armée, rien de tel, même en temps de mobilisation. L'une des dimensions de l'univers se modifie : *le temps*. La vie sous les armes, par définition, est *provisoire*, et toute la chose militaire se marque de ce caractère. Tel bureau de compagnie, centre d'une activité fiévreuse pendant un mois, retrouvera brusquement sa physionomie placide de salon de campagne. Les caisses auront disparu. Le commandant de compagnie aura rejoint son étude d'avocat à X. Le fourrier sa banque à Z. L'aide-fourrier son usine à Y. Les changements de décor du théâtre peuvent seuls donner une impression analogue. Tout le travail est affecté par ce mode d'existence. De là l'indifférence quelquefois si irritante de certains soldats dont le « à quoi bon ! » résume tout le credo militaire.

Non seulement ce sentiment du provisoire affaiblit l'esprit de la troupe, mais encore il empêche qu'on ne se fixe *un but*. Or l'homme est un animal « métaphysique ». Il ne se met vraiment en mouvement que lorsqu'il aperçoit une *fin* à poursuivre. La vue d'un *terme* lui donne les moyens et la force d'y arriver.

Sans ce point d'attache dans l'avenir, il erre en gaspillant ses forces. Le flottement qu'on rencontre dans le travail de la troupe et l'insuffisance du résultat qu'on y remarque si souvent me paraissent trouver ici leur cause. La notion de *durée*, si essentielle à la vie civile, manque à la vie militaire. C'est comme si l'on enlevait la quille à un voilier.

Plus que des besoins « métaphysiques », l'homme ressent

des besoins matériels qui, s'ils demeurent insatisfaits, deviennent cause de trouble. Freud s'est longuement étendu sur ce point.

Quoi qu'on dise, l'homme est essentiellement l'homme *d'un* lieu. Ses vertus sont avant tout casanières. Sa vie s'écoule au milieu de *sa famille*, dans le confort de *sa maison*, s'appliquant tout au long du jour aux occupations de *sa profession*, et s'octroyant le soir la liberté de *ses divertissements*. L'habitude, cette fée toute-puissante, consacre au vif de la chair la pérennité d'une telle existence.

Or, tout à coup, un cataclysme bouleverse son habitat. Il faut quitter sa famille pour retrouver celle, toujours artificielle, de ses camarades de service, abandonner sa maison pour loger au gré du hasard dans des locaux de rencontre, où souvent l'idée de confort paraît une monstruosité, laisser sa plume et sa charrue pour manier le canon et le fusil, renoncer à ses divertissements. On ne peut imaginer de plus grande révolution. L'observateur superficiel ou obtus, n'apercevant pas de modification extérieure essentielle chez les hommes, sinon la tunique verte au lieu du veston, ne soupçonnera nullement les retentissements intérieurs. Il verra mal que ces êtres arrachés à l'enchevêtrement des racines nourricières qui le lient à un certain lieu, gagnent en *fragilité* et en *irritabilité*. On ne transplante impunément ni les arbres, ni les hommes. N'est-ce point Rabelais qui constatait (et il était docte médecin) : « Nature ne endure mutation soubdaine sans grande violence » ?

La cellule naturelle de la société, la famille, se disloque. Des agglomérats artificiels se forment où l'on ne trouve que des *hommes*. S'étonnera-t-on de leur rudesse. S'étonnera-t-on de la grossièreté de certains instincts qui reprennent de la puissance ?

Les appétits qui s'appellent, *manger*, *boire*, *concupiscence*, annulent ce que la vie comporte de nuances. Le primitif reparaît et s'affirme hautement. L'égalité s'établit à son

profit. Ceux qui essaient d'échapper à la « grégarisation » sont moqués. S'ils ne cèdent et viennent grossir la masse, ils s'isolent et demeurent sans action. Loin de moi l'intention de ravaler la troupe. Je me borne à enregistrer ce que chacun a pu constater dans tout rassemblement masculin obligatoire. Les caractères liés à l'âme du primitif, ce sont *la versatilité* et le *manque de mesure*, deux traits que l'on retrouvera souvent dans l'âme de la troupe.

Dans la troupe comme dans la foule, les passions gagnent en simplicité et en puissance. On rit, on s'énerve, on se réjouit, on s'emporte sur le mode gargantuesque. C'est que les sentiments grégaires possèdent deux pouvoirs singuliers dont les sentiments individuels sont généralement dépourvus :

Le pouvoir d'expansion et
Le pouvoir de contagion.

Ces deux pouvoirs se manifestent si bien ensemble qu'on les confond ordinairement. Voici un exemple pour illustrer ce phénomène : Après un exercice assez pénible la compagnie rentre au cantonnement pour manger. Le menu, ce jour, est modeste. Mangeant chacun dans une cellule, tous les hommes s'estimeraient, sinon très satisfaits, du moins nullement mécontents. Abattons les cloisons, les voilà réunis dans un réfectoire. Aussitôt le mécontentement de naître, d'infecter les hommes les uns après les autres comme une épidémie, et au fur et à mesure qu'il *s'étend*, il *augmente* démesurément. Poursuivons l'expérience : supposons que l'un des hommes, cédant au tumulte, élève la voix, se pose en meneur et fait une bêtise. C'est ce même homme, qui, grisé maintenant par la fièvre collective, pleurera demain quand on l'aura mis tête à tête avec sa faute. D'ailleurs, ne découvre-t-on pas que ce sont le plus souvent les « faux braves », les natures faibles, qui se révèlent dans ces circonstances. Et cela encore est naturel, puisque seuls les vrais forts sont capables de résister à l'entraînement.

La vie civile exige de tout être humain *un sens des responsabilités*. A l'armée, en temps de paix du moins, on ne peut méconnaître qu'il s'affaiblit chez la majorité. L'homme, perdant de vue le but suprême de la hiérarchie et de la discipline militaires, *subit* les ordres plus souvent qu'il ne les accepte. Il faut convenir que la monotonie de certaines besognes favorise cette disposition. En un mot, pour prendre une formule commode, le soldat est plus agi qu'il n'agit. Ne se sentant plus être *causal*, ou moins, il en arrive à ne plus guère se soucier des *effets*, même de ceux dont il est indubitablement cause. Tel homme, tempéré dans la boisson, tombera un jour dans l'excès, sans bien s'en rendre compte, en négligeant son sens des responsabilités. Cet affaiblissement de la personnalité est provoqué par l'espèce *d'anonymat* que crée l'existence en commun. Chose étrange, dans un rassemblement humain, on croit à la *perméabilité* des fautes, comme à celle des mérites. On se sent coupable ou méritant par *sympathie* (au sens étymologique). D'individuel, le sens des responsabilités devient collectif. Chose plus étrange encore, cet affaiblissement du sens des responsabilités, provient non seulement d'une existence en commun, mais peut aussi provenir du *signe* d'une existence commune, j'entends de l'*uniforme*. Comme le mot le dit si clairement, l'uniforme fait de nous des êtres semblables, extérieurement sans doute, et intérieurement un peu. Tel, bridé par le personnage qu'il est dans la vie civile, se sent à l'armée des audaces dont il n'est pas le dernier surpris. Et qui les lui imputerait à crime, à lui personnellement, quand il se distingue si peu de milliers d'autres ? Le rapport qui s'établit entre la faute, — quand il y a faute, — et le responsable, paraît s'annuler par l'augmentation démesurée de l'un des termes. On pourrait narrer bon nombre d'anecdotes. Je me borne à signaler le phénomène dans sa généralité.

A quoi visent ces remarques quelque peu disparates ? Comme je l'annonçais au début, à jeter un peu plus de lumière

sur ce que l'on est convenu d'appeler la psychologie militaire, à montrer comment le fait d'être rassemblés uniquement entre hommes, loin du foyer, pour une vie à la fois nomade et provisoire, influe sur notre système affectif et intellectuel. Je ne me proposais nulle médication. Si ces quelques notes permettaient de *mieux voir* et de *mieux comprendre*, elles auraient atteint leur but.

Plt. R. BERGER.